



AIDE À LA PREDICATION
Dimanche 15 septembre 2024
PSAUME 16

Jean-Mathieu THALLINGER
Consistoire de Riquewihr

Ces jours-ci c'est le temps des cultes d'envoi, d'installation, de rentrée, bientôt d'ordination.

Un temps où les prédicateurs travaillent plus que d'habitude pour soigner leur première entrée en scène.

J'en ai vu un la semaine passée qui a commencé sa prédication en mode *"gymnastique du matin"* : bandeau sur la tête, montant et descendant de la chaire comme les anges montaient et descendaient de l'échelle de Jacob, sur la musique de Sweet Dreams d'Eurythmics. Sûrement était-ce une manière de montrer à ses nouveaux paroissiens combien il était dynamique. Il a eu son petit succès, j'ai entendu l'assemblée bruire de rire et de gloussements ravis.

Lorsque l'on débute, il faut marquer les esprits, impressionner. Comme Kylian Mbappé dont beaucoup ont scruté le premier match en Espagne, ou le discours du nouveau premier ministre dont chaque hochement de tête et virgule a été analysé au microscope. J'ai vu passer une photo de profil de celui-ci sous-titrée : *"le premier ministre tourne la tête à droite"*.

Soigner son entrée, c'est aussi le lot des professeurs qui construisent la première heure de cours qu'ils auront à présenter devant leur classe qu'ils imaginent peuplée de jeunes prêts à fondre sur eux à la moindre hésitation ou maladresse. C'est encore l'enjeu pour l'aspirant salarié qui prépare son entretien d'embauche.

Si j'en reviens aux prédicateurs : vous êtes-vous déjà intéressé à leurs chaussures ? J'ai entendu dire que pour nombre de paroissiens, elles comptaient autant sinon plus que la théologie du pasteur : sont-elles sobres, colorées, à talons, cirées, sandales, aux lanières fines ou larges, ... ? Les occasions de chute sont innombrables. *"Méfiez-vous de votre première impression, car c'est la bonne"*, aurait dit Talleyrand, le prince de la psychologie humaine et des manœuvres politiques qui saura séduire et conseiller aussi bien les révolutionnaires de 1789, que Bonaparte, Louis XVIII et Charles X.

Quel est le point commun entre toutes ces situations évoquées plus haut ? C'est que souvent, sinon tout le temps, nous cherchons notre vérité, notre reconnaissance dans les yeux des autres.

Et nous croyons qu'il nous faut la conquérir, convaincre, épater, impressionner, rassurer.

Ainsi nous instituons le regard des autres comme nos juges. Et ce faisant, nous nous condamnons à l'insécurité permanente.

Et si Talleyrand avait tort ? Et si la première impression était trompeuse ? Ainsi que la seconde, et toutes les autres ?

Vouloir briller, impressionner, convaincre, ... ne sont que des idoles sanguinaires qui nous vampirisent, auxquelles nous nous soumettons et qui nous épuisent. L'enfer de la vie moderne qu'elles instituent se nomme "*burn-out*". Et ses sbires, les diables de notre temps susurrent à nos oreilles : "réussis !", "prouve !", "expose-toi !", "existe !

Quel contraste avec la prière du psaume 16 : "*Dieu, garde-moi, car j'ai fait de toi mon refuge. Je dis à l'Éternel : "Tu es mon Maître! Mon bonheur n'est pas en dehors de toi."*

Si Dieu est mon refuge et non le regard des autres, quelle liberté d'être.

"Dieu est mon refuge".

L'expression revient à 25 reprises dans les Psaumes, ces chants qui ont accompagné les affres des croyants dans toutes les circonstances de l'histoire du peuple juif et l'Église chrétienne.

Le Psaume 118,8-9 le dit encore plus explicitement : "*Mieux vaut chercher un refuge en l'Éternel que de se confier à l'homme ; Mieux vaut chercher un refuge en l'Éternel que de se confier aux grands*".

Jésus a cité les Psaumes à plus de cinquante reprises dans le Nouveau Testament, et ses derniers mots seront ceux du Psaume 22 "*Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné*" et même Satan tentera de le faire chuter en utilisant le Psaume 91 : "*il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet ; Et ils te porteront sur les mains, De peur que ton pied ne heurte contre une pierre*".

Les Psaumes structureront la liturgie quotidienne des monastères dès les premiers siècles, les moines récitant ou chantant chaque semaine l'intégralité des 150 psaumes. Les Réformateurs leur accorderont une place prééminente, ainsi Luther disait que les Psaumes sont « une petite Bible », Calvin bâtit la liturgie du culte réformé presque exclusivement autour du chant des psaumes.

"Dieu est mon refuge"

Vous cherchez le repos de l'âme ? Vous pouvez arrêter de chercher, vous l'avez trouvé en Dieu.

Comme Candide de Voltaire, qui parcourut le monde, pour finalement s'en retourner chez lui en concluant "*il faut cultiver notre jardin*". Le conte qui le met en scène est intitulé "*Candide ou l'optimisme*" alors que sa morale peut sembler paradoxalement pessimiste, Candide n'a vu au cours de son voyage que la guerre et ses cruautés, que la fatalité qui pèse sur l'homme comme lors du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne.

En même temps Voltaire semble formuler une acceptation apaisée de la condition humaine : cultiver son jardin.

Cultiver son jardin, et, pour le croyant, cultiver son jardin intérieur, sa relation à Dieu, dans toutes les circonstances de son existence.

"Dieu est mon refuge" :

J'entends les critiques, la méfiance devant une religion qui serait "opium", une religion pour les faibles.

Mais justement, prier "Dieu est mon refuge" est bien se reconnaître comme faible devant Dieu.

Le christianisme n'est pas une religion de la force, mais une religion où nous n'agissons que par notre faiblesse. Et pourtant comme le dit Paul, c'est *"quand je suis faible, c'est alors que je suis fort"* ? (2 Corinthiens 12, 10).

Nous pouvons penser ici au concept d'éthique de la non-puissance qu'a élaboré Jacques Ellul.

Non pour se réfugier dans une forme d'acédie, de dégoût, de fuite ou de démission du monde. Non pour se complaire dans la passivité.

En ce temps où se préparent dans de nombreuses paroisses les fêtes de récoltes, en ce mois dédié au "temps de la création", en ces jours où viennent de débiter les vendanges nous nous souvenons que si la nature est généreuse elle a besoin du concours de l'homme. Le vin ne coule pas tout seul des ceps de vignes. Il est le produit d'un long et patient processus qui s'est étalé sur toute l'année.

Le christianisme, comme le judaïsme, ne sont pas d'abord des religions de la sortie du monde. Ils sont traversés par cette aspiration.

Par mouvements, comme l'essénisme dans le judaïsme ou l'anachorétisme qui verra les premiers moines partir au désert à partir des IIIème et IVème siècle. L'exemple le plus patent fut Siméon le Stylite dont la légende raconte qu'il aurait vécu (au IVème siècle de notre ère) 40 ans installé sur une plateforme d'un mètre carré juchée sur une colonne de 18 mètres de haut, se nourrissant des dons des fidèles qu'il hissait à l'aide d'une corde.

Mais ces expériences demeureront toujours marginales et leur principal mérite aura peut-être été de nous rappeler que nous ne sommes pas si mal que cela les pieds sur terre, qu'à monter trop haut dans le ciel l'air s'y raréfie, la vie y devient impossible. Le chrétien est plus Dédale l'ingénieur qu'Icare l'idéaliste.

Si le Moyen-Âge a vu l'Europe se couvrir de monastères, s'il a placé l'idéal monastique comme le sommet de la vie croyante, il a en même temps implanté dans toutes les grandes villes des cathédrales et organisé l'Église à partir de paroisses locales pour permettre à la majorité de vivre une spiritualité dans le monde et dans le quotidien.

La spiritualité du psaume 16 est une spiritualité vécue dans le monde, dans une confiance apaisée en la grâce de Dieu, quels que soient nos choix et les fatalités qui traversent nos existences.

"Tu tiens mon destin. Le sort qui m'échoit est délicieux, la part que j'ai reçue est la plus belle".

Le croyant qui dit cette prière reconnaît que sa destinée n'est ultimement pas entre ses mains.

Confession peut être difficile à accepter pour beaucoup, jaloux de leur autonomie. Tant pour l'athée qui s'institue son propre Dieu que pour le croyant effervescent qui fait de sa foi son œuvre.

Mais Dieu n'est pas une option, un choix que nous ferions. Ni un pari. Ni un partenaire à épater. Croire ce n'est pas passer en revue toutes les propositions spirituelles et choisir la plus efficace, la plus confortable. Être chrétien n'entre pas en concurrence avec mon agenda surchargé.

Le désir, l'envie, la volonté de se réaliser par soi-même sont des idoles très puissantes, malfaisantes, qui ne peuvent que nous laisser dans l'insatisfaction. Elles ne sont pas la question ultime. La question ultime est celle de notre finitude.

C'est pourquoi le Psaume se termine par cette expression de confiance dans la question ultime *"car tu ne m'abandonne pas aux enfers, tu ne laisses pas ton fidèle voir la fosse"*.

On peut faire le lien ici avec l'évangile pour ce dimanche, en Jean 11, qui relate la sortie de Lazare du tombeau.

Et si on commençait par la fin ?

On nomme cet épisode habituellement "la résurrection de Lazare". Mais est-ce d'une résurrection qu'il s'agit ?

Le mot n'est pas employé pour désigner ce qui arrive à Lazare.

Il n'est pas dit que Lazare soit ressuscité. Il est dit que Jésus fait sortir Lazare du tombeau. Tout ce qu'il fait c'est dire : *"Lazare, sors !"*.

Il s'agit donc du récit de la sortie de Lazare du tombeau.

Nous connaissons tous la citation : "un quart d'heure avant sa mort, La Palisse vivait encore".

Elle vient d'une chansonnette humoristique, créée par les soldats du seigneur de La Palisse, au soir de la bataille de Pavie en 1525, qui lui fut fatale, pour rappeler qu'il s'était ce jour-là battu avec la dernière énergie.

La comptine complète donne ceci :

*Monsieur d'la Palisse est mort, il est mort devant Pavie,
Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie.
Il fut par un triste sort blessé d'une main cruelle,
On croit, puisqu'il en est mort, que la plaie était mortelle.
Regretté de ses soldats, il mourut digne d'envie,
Et le jour de son trépas fut le dernier de sa vie.
Il mourut le vendredi, le dernier jour de son âge,
S'il fût mort le samedi, il eût vécu davantage.*

Cette chanson a donné naissance à ce qu'on a appelé les lapalissades. Qui sont des synonymes d'évidences.

C'est évident : avant notre mort nous ne sommes pas morts.

« *Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir* », dit le bon sens populaire.

Mais, comme les généraux romains dans l'Antiquité au moment du triomphe, il est une petite voix qu'il est nécessaire de ne pas oublier qui nous dit en même temps : "Memento Mori" - « *Souviens-toi que tu vas mourir* »

Et nous n'y pouvons pas grand-chose.

C'est de cette petite voix, de cette impuissance, que sont nées toutes les religions. Devant un corps qui à un moment était chaud et animé de vie et, l'instant d'après devenu froid et inerte, on se demanda : où était passé ce qui rendait ce corps vivant, Où était parti ce qui « animait » ce corps ? Ce que la Bible nomme le Rouach, le souffle, qui anime Adam, où est-il allé ?

C'est la mort qui a donné à nos ancêtres lointains l'espérance qu'il y avait un autre monde, un au-delà.

La question de la mort est LA GRANDE QUESTION de toutes les religions. La grande question de tout humain.

Le psaume 103 en parle ainsi : *"L'homme ! Ses jours sont comme l'herbe, Il fleurit comme la fleur des champs. Lorsqu'un vent passe sur elle, elle n'est plus, Et le lieu qu'elle occupait ne la reconnaît plus"*

L'homme, comme l'herbe, comme la fleur, est fragile. Lui aussi un jour fane et vieillit. Je sais que parfois nous avons du mal avec ce mot « vieillir », combien aspireraient à demeurer toujours jeunes ?

Combien de contes, de mythes, ont essayer de nous faire rêver, à la fontaine de jouvence, au Saint Graal, à l'élixir d'immortalité, au transhumanisme aujourd'hui. A la victoire sur la mort.

Le refus de mourir, la peur de mourir est un thème récurrent de la littérature.

* Simone de Beauvoir dans « *Tous les hommes sont mortels* » raconte l'histoire de Raymond Fosca, prince italien du XIII^e siècle qui se voit un jour proposer de boire un élixir d'immortalité.

Il traversera les siècles et verra mourir les siens, comprendra que ses réalisations sont toujours remplacées par d'autres, que le désir d'immortalité est un leurre. Il dira : « *c'est parce qu'ils meurent que les hommes vivent...* », « *le vrai sens de la vie n'est défini que par la mort qui la clôt* ».

L'immortalité aura fait de lui un vivant mort ou un mort vivant.

* On retrouve le même thème chez Rousseau dans l'Emile qui dit : « *Si l'on nous offrait l'immortalité sur la Terre, qui accepterait ce triste présent ?* ».

* Et c'est encore la question du Frankenstein de Mary Shelley qui nous présente cette lutte insensée d'un scientifique pour essayer de re-susciter la vie chez sa femme défunte pour fabriquer finalement une créature inapte à l'existence.

* Et encore dans la Peau de Chagrin de Balzac, et dans tous les récits inspirés de la légende de Faust.

« *La vie n'a de sens, qu'au regard de sa fin* ». La vie n'a de sens qu'au regard de la mort.

Cela ne veut pas dire qu'il faudrait vivre avec cette conscience permanente de la fragilité, de la mort. Quand on m'offre un bouquet de fleurs, je ne les vois pas déjà fanées, je suis ébloui par leurs couleurs chatoyantes, par leur fragrance subtile.

Mais je sais aussi que c'est leur impermanence qui en fait aussi la beauté.
Offririez-vous des roses en plastique à votre conjoint lors de la Saint-Valentin ?

« *La vie n'a de sens, qu'au regard de sa fin* ».

C'est pourquoi, au cœur de la religion chrétienne, ce n'est pas la naissance du petit enfant à Noël qui compte, ce ne sont pas non plus les paroles de sagesse de Jésus données pour faire de nous de bons petits humains qui comptent le plus.
Ces paroles n'ont de sens, que parce qu'elles sont toutes orientées vers ce qui est le cœur de la foi chrétienne, un cœur alimenté par deux poumons : Vendredi-Saint et Pâques.

Nous pouvons tant de choses.

Nous savons aller marcher sur la lune, nous savons construire des églises magnifiques, nous avons su doubler notre espérance de vie depuis un siècle : en 1820, l'espérance de vie était de 39 ans pour les femmes, de 38 ans pour les hommes. Nous avons ainsi doublé notre durée de vie en deux siècles. Nous disposons de 40 années de rabe.

Que ferons-nous de ce temps de vie supplémentaire ?

Et si, rassurés par Dieu notre refuge, qui ne nous abandonnera pas aux "Enfers", nous commençons à vivre ?
En ne se préoccupant pas d'être perçus comme candide, en acceptant notre faiblesse.

Pour le reste, Dieu veille.